

EL IOAN GRILLO

NARCO

**LA MONTÉE
SANGLANTE
DES CARTELS
MEXICAINS**



BUCHET  CHASTEL

Sommaire

Carte	9
Introduction : Fantômes.....	11
Première partie : Histoire	29
1. Pavots	31
2. Hippies	57
3. Cartels	79
4. Magnats	101
5. Démocrates.....	119
6. Seigneurs de la guerre	144
Deuxième partie : Anatomie	171
7. Trafic	173
8. Meurtre.....	197
9. Culture.....	216
10. Foi	235
11. Insurrection	254
Troisième partie : Destin.....	279
12. Loi	281
13. Expansion.....	298
14. Diversification.....	318
15. Paix.....	335
Remerciements.....	355
Bibliographie.....	357

Expansion

*On a dit que s'opposer à la mondialisation s'apparentait
à s'opposer aux lois de la gravité.*

Kofi Annan, secrétaire général des Nations unies, 2000.

Ce ne fut pas la pauvreté qui conduisit Jacobo Guillén à vendre du crack et du crystal dans le quartier est de Los Angeles ; il pouvait avoir tous les jobs qu'il voulait, dans les restaurants, chez les concessionnaires automobiles, et se faire suffisamment d'argent. Il ne venait pas non plus d'une famille désunie ; ses parents vivaient ensemble, travaillaient dur, pleins d'attentions pour leur fils. Simplement, la vie de gangster, ça le bottait. « J'adorais cette vie de dingue. J'adorais me défoncer. J'adorais gagner dix mille dollars en quelques heures. J'adorais cette montée d'adrénaline quand quelqu'un me défiait. Rien ne m'atteignait. Je n'incrimine personne à part moi-même. Mes frères et sœurs sont tous médecins, comptables, ce genre de conneries. Je suis la seule fripouille de la famille. »

Jacobo paie cher ses erreurs. Il a grandi en Californie mais est né au Mexique, dans l'État de Jalisco. Arrêté à Los Angeles en possession d'un sac de crystal, il fut incarcéré, puis expulsé. La police des frontières le déposa aux portes de Tijuana, lui disant de ne pas revenir. Il se retrouvait dans un pays étrange, sans argent, et ne maîtrisant qu'un espagnol rudimentaire. Il avait déjà été un étranger en Californie, il l'était encore plus au Mexique.

Il p
de
de
la
da
ge
m'
Pu
j'
j'
r
n
c
s
l

Il possédait cependant un talent qu'il pouvait exploiter : dealer de la drogue. Très vite, il fourgua du crystal meth dans les rues de Tijuana. « Au Mexique, j'avais vraiment besoin de vendre de la drogue pour survivre, mais c'était beaucoup plus déglingue et dangereux qu'à Los Angeles. Il y a une réelle mafia. Et puis des gens complètement cinglés. Tout de suite après mon arrivée, on m'a poignardé. J'ai survécu, j'ai continué de vendre et de fumer. Puis, lors d'un deal, quelqu'un a essayé de me tirer dessus. Là j'ai survécu par miracle parce que l'arme s'est enrayée. Alors, j'ai compris qu'il fallait arrêter. Il fallait que je sorte de cet environnement. »

Il me raconte son histoire deux mois après cette tentative de meurtre. Nous parlons ensemble dans un centre de désintoxication ouvert par les chrétiens évangéliques à Tijuana, où il a subi un sevrage. Il a vingt-cinq ans, les cheveux taillés en brosse, un visage rond, joufflu, des mains potelées. Son tee-shirt noir avec l'inscription « Gangster de Jésus » correspond à l'esprit qui règne dans l'établissement. Il aime aussi le hip-hop chrétien, il me fait entendre des airs sur son mobile, parfois en espagnol, mais il les préfère en anglais, surtout par les rappers de Los Angeles. À force de vivre à Tijuana, il a amélioré de façon spectaculaire son espagnol, mais il s'exprime mieux en anglais, et puis son cœur est resté à Los Angeles.

Issu d'une culture frontalière, Jacobo a un pied à la fois dans le trafic au Mexique et la distribution aux États-Unis. Il a vendu du crystal meth à Tijuana et à Los Angeles. Il a aussi franchi la frontière pour parcourir le désert de Californie avec des sacs à dos remplis de marijuana. Il s'est confronté, ce faisant, au crime organisé d'un côté de la frontière comme de l'autre.

Il découvrit à ses dépens que les règles au Mexique ne sont pas les mêmes qu'aux États-Unis. Ni les organisations ni leurs chefs ne se ressemblent. L'attitude des gangsters vis-à-vis de la police et du gouvernement change radicalement une fois le Rio Grande traversé. Ces contrastes marqués peuvent nous aider à entrevoir l'avenir d'El Narco. La problématique cruciale se posant aux gangsters mexicains concerne leur expansion au-delà des frontières pour s'établir dans l'hémisphère Ouest et de l'autre côté de l'océan Atlantique. Le destin d'El Narco, certains le craignent,

l'amènera à se transformer en une puissance mondiale. Mais sous quelle forme ? Le passé nous montre que les cartels prennent des formes différentes selon les milieux où ils s'enracinent.

La croissance des cartels mexicains s'inscrit dans la logique de développement que connaissent d'autres entités capitalistes. Les gros poissons deviennent plus gros, gagnent plus d'argent, deviennent encore plus gros. Ainsi les cartels mexicains, les plus grands syndicats du crime dans les Amériques après avoir pris la place des Colombiens, se sont-ils immiscés dans un certain nombre d'autres pays. Non seulement ils s'activent dans les États vulnérables d'Amérique centrale, mais aussi dans l'hémisphère Sud, au Pérou et en Argentine. On a une idée de leur pouvoir d'achat dans les États africains pauvres. Certaines informations révèlent par ailleurs leurs liens avec la mafia russe. Les cartels fournissent leur drogue aux dealers de Liverpool, en Angleterre. Leur expansion la plus préoccupante se situe au-delà du Rio Grande, aux États-Unis.

Sujet sensible que cette exportation de la puissance des cartels aux États-Unis. La poussée vers le Nord des cartels mexicains se noie souvent à mauvais escient dans le débat enflammé qui a lieu en Amérique sur l'immigration. La brigade anti-immigration décrit la main-d'œuvre mexicaine comme une armée d'invasion tout ouvrier sans papiers serait un émissaire potentiel des cartels utilisant les communautés migrantes pour dissimuler des opérations clandestines. La guerre de la drogue mexicaine appelle la militarisation de la frontière. Les résidents des zones frontalières s'alarment du danger. Si les bandits décapitent à Juárez, combien de temps vont-ils couper des têtes à El Paso ? La maladie mexicaine est-elle contagieuse ?

Au Mexique, le raisonnement s'inverse. Les politiciens et les journalistes se plaignent fréquemment qu'on n'arrête pas assez de gendarmes dans El Norte. Pourquoi ne dit-on mot des caïds aux États-Unis ? Comment se fait-il que des gens proscrits au Mexique vivent sans problème au nord de la frontière ? Pourquoi a-t-on guidé le Mexique dans une guerre antidrogue tout en laissant les stupéfiants traverser librement les cinquante États de l'Union ?

Les cartels mexicains opèrent assurément dans tous les États-Unis. Des meurtres clairement liés à ces organisations on

perpétrés sur le sol américain. Mais la violence au Mexique n'a pas beaucoup débordé sur son voisin du Nord. En 2011, après cinq ans de ravage dû aux cartels, la guerre de la drogue n'a simplement pas passé la frontière.

Les chiffres l'attestent. Selon le FBI, les quatre grandes villes affichant le taux le plus bas de criminalité violente se situent toutes dans les États frontaliers – San Diego, Phoenix, El Paso et Austin. Alors que Juárez totalisait plus de trois mille meurtres en 2010, dans la ville d'El Paso, à un jet de pierre de l'autre côté du fleuve, il n'y en a eu que cinq. Plus à l'ouest, en face de l'État mexicain de Sonora, territoire clef du cartel de Sinaloa, témoin de terribles batailles et de corps coupés en morceaux par dizaines, Nogales n'a eu à déplorer aucun homicide en 2008 et 2009. Le nombre de crimes commis en Arizona a chuté de 35 % entre 2004 et 2009, exactement quand la guerre de la drogue a atteint son paroxysme au Mexique¹.

Pour les représentants américains de la loi, cet écart s'explique par leur présence. Au Mexique, se moquent-ils, les cartels peuvent avoir une telle emprise sur la police qu'ils s'en approprient des sections entières, tandis qu'aux États-Unis, les criminels évitent le plus possible les forces de l'ordre. Tommy Thompson, sergent de police à Phoenix, le résume ainsi : « Aux États-Unis, les cartels veulent transporter leur drogue et gagner de l'argent. La police est un obstacle. Leur meilleure tactique ? Adopter un profil bas pour qu'on ne les repère pas. S'ils commettent un meurtre, la police leur tombe dessus. S'ils s'attaquent à des policiers, les autorités ne le toléreront pas. Quant à acheter les officiers de police ici... »

Les représentants américains de la loi énoncent un fait avéré. Personne ne doute qu'ils parviennent mieux que les Mexicains à maîtriser les bandits. Leur détermination a peu à voir avec le fait que les cartels mexicains ne s'entretuent pas pour des territoires aux États-Unis. Après tout, c'est le pays de cocagne d'où ils tirent tous ces dollars sales. Les caïds se battent bien pour Ciudad Juárez. Pourquoi pas là où l'on dépense des milliards pour acheter leur drogue, à New York ?

Il faut suivre le cheminement du produit pour comprendre. L'agent de la DEA Daniel a pisté à partir de Tijuana des cargaisons

de cocaïne, d'héroïne, de crystal, de marijuana destinées à l'Amérique. Il a retourné des passeurs afin de pouvoir accéder aux points d'entreposage et de distribution. Les substances, découvertes, traversaient pour la plupart San Diego pour aboutir dans des maisons éparpillées à Los Angeles, en général des endroits loués, vaguement meublés. La drogue s'y empile, des bandits la surveillent. De là, elle pouvait être livrée n'importe où aux États-Unis.

« De Los Angeles, ils la répartissent puis la dispersent dans le Midwest, le Minnesota ou le Dakota du Sud. La drogue peut en fait aller de Los Angeles à New York, Boston ou Chicago. Pourquoi, croyez-vous ? Parce qu'à Los Angeles un kilo de cocaïne vaut environ dix-huit mille dollars. Vous le transportez à New York, il en vaudra vingt-cinq mille, sept mille de plus. »

Une fois aux États-Unis, la drogue emprunte des circuits enchevêtrés. Des kilos de cocaïne arrivent à New York en étant passés par Tijuana, entre les mains du cartel Arellano Félix, des briques aussi, qui ont traversé le territoire du cartel de Juárez et des Zetas. Les agents établissent bien des cartes de ces corridors, mais on dirait plutôt un emmêlement de spaghettis dont chaque brin mène à New York. Tous les gangs vendent des stupéfiants dans la Grosse Pomme, aucun n'en revendique l'exclusivité. Le territoire n'appartient pas à celui qui s'en empare, mais à tous. L'insatiable appétit des New-yorkais pour les drogues suffit.

Dans ce réseau, Los Angeles est une plaque tournante, un centre majeur de redistribution. On considère Houston, au Texas, et Phoenix, en Arizona, comme d'autres centres importants. La drogue qu'on y trouve provient en général de cartels qui contrôlent les villes frontalières voisines – il y a plus de dope du cartel de Tijuana à Los Angeles, alors que les Zetas approvisionnent majoritairement Houston. Rien ne suggère que ces cartels aient imposé des monopoles sur ces villes. Ni à Los Angeles ni à Houston il ne s'est produit de violence significative liée à la guerre des cartels au Mexique. Au-delà de la frontière, semble-t-il, les trafiquants ne se soucient pas de savoir qui d'autre vend. Monopole et violence se résorbent à la frontière.

Cette règle de libre entreprise ne semble pas s'appliquer à Phoenix, où l'on a observé ces dernières années une poussée d'enlè-

vements en relation avec le trafic de drogue. Des voix s'élèvent pour dénoncer la pénétration aux États-Unis de la guerre de la drogue. En 2008, Phoenix a été désignée comme la capitale du kidnapping en Amérique, avec trois cent soixante-huit cas². Selon certaines rumeurs au Mexique, le cartel de Sinaloa aurait décrété Phoenix comme lui appartenant en propre. Cette ville se situe à deux cent cinquante kilomètres à peine du Sonora, État frontalier essentiel pour la mafia sinaloenne.

Je circule en voiture dans la ville brûlante plantée en plein désert pour voir les maisons où les enlèvements ont eu lieu. De grands bungalows, principalement dans les quartiers mexicains. Il s'avère que la plupart des kidnappings n'ont rien à voir avec la drogue, mais avec le trafic d'êtres humains. Le corridor Sonora-Arizona, vaste région désertique, est la plus grande voie qu'empruntent les migrants sans papiers pour rejoindre le rêve américain. Quand ils arrivent à Phoenix où ils espèrent faire fortune, les passeurs les retiennent jusqu'à ce que leurs familles payent environ mille dollars supplémentaires.

Ces extorsions ne vont pas sans cruauté. On frappe les victimes, on viole les femmes. Cette expérience traumatisante n'a cependant aucun lien avec le commerce de la drogue. Elle est plutôt symptomatique d'un système d'immigration boiteux dans lequel on donne des emplois aux immigrés mais pas de papiers.

Certains kidnappings concernent tout de même la drogue. D'après le jovial sergent Tommy Thompson, on soupçonne cette implication des narcotiques dès que la rançon demandée s'élève à trente mille dollars ; elle peut aller jusqu'à un million. « Peu de gens peuvent réunir sur-le-champ trente mille dollars, alors trois cent mille, tu parles. Très souvent, la fourniture de drogues illicites fait partie de la rançon. Parfois ils écrasent les mains des victimes avec des briques. Mais on ne voit pas la violence qui sévit au Mexique où l'on coupe doigts et mains. »

Le sergent Thompson me montre une jolie construction en briques avec double garage et terrain de basket-ball. Le propriétaire, de nationalité mexicaine, sortait de sa maison une nuit quand les gangsters coincèrent sa voiture et pointèrent le canon d'une arme sur sa tête. Les voisins assistèrent à la scène, appelèrent la police. (Souvent ce sont les voisins qui préviennent les autorités plutôt que les membres de la famille.) L'unité spéciale

antikidnapping de Phoenix se mit en branle. Des policiers masqués envahirent le quartier. Se voyant cernés, les kidnappeurs relâchèrent leur proie et prirent la fuite. Même si la victime avait trempé dans une affaire de drogue, conclut le sergent Thompson, ça valait la peine de la sauver. « Nous les considérons comme des victimes, c'est-à-dire des êtres humains. Ce qui nous préoccupe, c'est que si les kidnappeurs se mettent à tirer, leurs balles ne discriminent pas entre les innocents et les autres. En plus ça se passe chez nous. »

La police de Phoenix dépense beaucoup d'argent pour sauver ces trafiquants des kidnappeurs. Quelquefois cela nécessite l'intervention d'une centaine d'officiers. Ils ont parfaitement raison de réagir avec vigueur ; mieux vaut se débarrasser du problème tout de suite avant qu'il empire. La tolérance zéro semble porter ses fruits. En 2009, les kidnappings ont baissé de 14 % (bien qu'avec trois cent soixante-huit enlèvements, cela reste un sujet d'inquiétude³).

Cependant, en dépit de leur action, ni la police de Phoenix ni la DEA ne peuvent expliquer ces enlèvements liés à la drogue. Les tueurs à gages free-lance aiment peut-être dépouiller les trafiquants. Des truands en goguette ayant assez de culot pour s'attaquer aux gens du cartel de Sinaloa, cela semble improbable. Une autre théorie suggère qu'étant donné le nombre croissant de saisies, les kidnappings servent à payer la drogue perdue. Hypothèse plus vraisemblable, mais les saisies sur la frontière Arizona-Sonora n'ont pas progressé de façon significative au cours des dernières années.

On remarque que les kidnappings ont proliféré en 2008, époque où la guerre civile entre cartels mexicains explosa. Peut-être cela prouve-t-il que le cartel de Sinaloa tente de prendre fermement pied dans son centre principal au nord de la frontière, voulant faire payer leurs taxes aux trafiquants. En tout état de cause, on y vit plus paisiblement qu'au Mexique. Le nombre de meurtres à Phoenix a même baissé, de cent soixante-sept en 2008 à cent vingt-deux en 2009⁴.

On estime que les cartels mexicains passent 90 % de la cocaïne consommée aux États-Unis, la majorité de la marijuana et du méth, et une quantité substantielle d'héroïne. Depuis plus de dix

années, lors d'auditions au Congrès, la DEA confirme leur statut de principaux importateurs. On sait moins que les gangsters mexicains envahissent de plus en plus les échelons inférieurs de la distribution. Ces cinq dernières années, un nombre croissant de Mexicains se sont mis à vendre de la drogue au kilo dans tous les États-Unis. Les arrestations d'individus de nationalité mexicaine en possession de briques de cocaïne, d'héroïne brune et de crystal étincelant, surtout dans le Sud, corroborent ce fait. Les cartels pénètrent aussi dans des recoins où ils ne s'aventuraient pas auparavant, telle la région des Grands Lacs au Midwest. À l'époque de Matta Ballesteros dans les années 1980, les Colombiens et les Anglo-Afro-Américains tenaient le commerce de gros en ce qui concernait la cocaïne. À présent, les Mexicains ont pris la relève.

Cette évolution a gonflé le volume d'argent alimentant le crime organisé mexicain, facteur ayant contribué par ailleurs à l'exacerbation de la guerre au sud de la frontière. Les gangs mexicains se sont propulsés aux deux extrémités de la chaîne, plus près de la plante colombienne et plus près du nez américain. Aux États-Unis, l'avancée d'El Narco ne semble pas bouleverser outre mesure. Le commerce de la drogue reste le commerce de la drogue ; qui se soucie de savoir si le dealer fourguant la brique d'un kilo est un Blanc, un Jamaïcain ou un Mexicain ? Il s'agit de la même brique de coke.

L'étude la plus complète sur l'activité des cartels mexicains aux États-Unis émane du National Drug Intelligence Center⁵. Publié en 2009, ce document cartographie les réseaux d'El Narco au nord de la frontière à partir de données fournies par la police aux niveaux local, étatique et fédéral. On dispose ainsi de renseignements sur deux cent trente villes ; chaque État a été passé au crible, même l'Alaska et Hawaï. Dans deux tiers des villes où existe une narcoprésence, on a repéré des liens avec des cartels spécifiques. Le cartel de Sinaloa, par exemple, a été identifié notamment à Nashville et Cincinnati, tandis qu'on signale le cartel de Juárez à Colorado Springs et Dodge City. Dans d'autres villes, les agents n'ont pas réussi à savoir pour qui les gangsters travaillaient.

Ce rapport a semé l'inquiétude quant au champ d'action des mafias mexicaines, mais a laissé beaucoup de questions en

suspens. Il n'explique pas avec exactitude le type de représentation qu'ont les cartels dans ces villes, ni comment s'opèrent les contacts avec le Sinaloa ou Juárez. Les agents ont-ils exploité certaines écoutes téléphoniques ? Des indicis leur ont-ils fourni des informations solides ? Ou existe-t-il des liens plus hypothétiques ? Il importe de connaître ces aspects pour mieux comprendre le degré d'implantation d'El Narco aux États-Unis. S'il s'avère qu'un dealer à Bismarck, Dakota du Nord, vend de la cocaïne ayant appartenu au cartel de Sinaloa, passe encore. Mais s'il est directement payé par « Chapo » Guzmán, cela signifie que les techniques impitoyables en usage au Mexique pourraient fort bien s'exporter.

Plusieurs procès criminels en cours offrent un aperçu plus précis sur l'American Connection d'El Narco. L'un des plus retentissants se déroule à Chicago, où existe un marché de la drogue florissant et une communauté mexicaine établie de longue date. En 2009, un tribunal fédéral de Chicago inculpa plusieurs pointures du cartel de Sinaloa, dont « Chapo » Guzmán ; d'après le procureur du district, cette mise en examen concernait « les plus grosses organisations d'importation de drogue jamais vues à Chicago ». Les chiffres étaient impressionnants. Le cartel de Sinaloa fut accusé d'avoir introduit dans la ville deux tonnes de cocaïne par mois, transportées en camion jusqu'à des entrepôts de l'Illinois. Les gangsters auraient gagné 5,8 milliards de dollars sur une période de presque vingt ans. Quarante-six personnes furent inculpées, des Sinaloens tels que « Chapo » Guzmán lui-même, et un certain nombre d'Américains de toutes origines⁶.

Au cœur de l'association de malfaiteurs présumée, on trouve les jumeaux mexicano-américains Pedro et Margarito Flores, âgés de vingt-huit ans au moment de leur arrestation en 2009. Selon les détectives de Chicago, ils viennent d'une famille nombreuse ayant des liens anciens avec le trafic dans Little Village et Pilsen, deux quartiers de Chicago. Les deux frères reprirent un salon de coiffure et un restaurant, mais des documents judiciaires signalent qu'ils servaient de point d'entrée pour l'introduction de narcotics à Chicago.

Les problèmes ont commencé lorsque le cartel de Sinaloa se divisa par suite de la guerre civile en 2008. Alors même que

« Chapo » Guzmán et « La Barbe » Beltrán Leyva coupaient des têtes à Culiacán, ils se querellaient à propos de leurs contacts à Chicago. Selon les chefs d'inculpation, on apprend que chacun exerça sur les jumeaux des pressions violentes pour qu'ils achètent à l'un plutôt qu'à l'autre. Profitant de ce conflit, des agents de la DEA s'infiltrèrent et arrêtaient les jumeaux ainsi que d'autres comparses.

On notera avec intérêt la façon dont les caïds mexicains se disputaient les jumeaux Flores en tant qu'acheteurs. Les deux frères achetaient de la drogue aux Sinaloens plutôt que de travailler pour eux. Puis ils la revendaient eux-mêmes au lieu de payer pour l'écouler. L'acte d'inculpation précise : « La bande des frères Flores vendait à son tour la cocaïne et l'héroïne contre du cash à des grossistes dans la région de Chicago, Illinois, ainsi qu'à des clients à Detroit, Michigan, Cincinnati, Ohio, Philadelphie, Pennsylvanie, Washington D.C., New York, Vancouver, Colombie britannique, et ailleurs. Les grossistes distribuaient alors la cocaïne et l'héroïne dans d'autres villes dont Milwaukee, Wisconsin. »

Cette association de malfaiteurs fonctionne comme une chaîne de vente plutôt que comme une organisation verticale. Tout en travaillant avec le cartel de Sinaloa, les gangsters de Chicago n'en restent pas moins une entité séparée. Ils appliquent les tactiques américaines typiques, un meurtre à l'occasion, quelques os cassés par-ci par-là, mais pas de massacres de familles entières, pas de charniers comme au Mexique. Grâce à Dieu, on n'a encore vu nulle part près de Chicago des groupes de cinquante bandits armés de lance-grenades et de kalachnikovs. Pas encore.

Si l'on aborde le niveau de la vente au détail – grammes de cocaïne et onces de ganja –, on ne décèle aucune preuve de l'implication des cartels mexicains dans la rue américaine. Cela peut sembler surprenant. Partout aux États-Unis des Mexicains se font arrêter en train de vendre ces produits, lesquels sont effectivement passés par le Mexique. D'accord. Mais les cartels mexicains eux-mêmes ne s'intéressent qu'à la vente en gros de narcotiques en Amérique. « Chapo » Guzmán n'a que faire de quelques grammes vendus à un junkie dans les rues de Baltimore ; lui, il s'occupe de gagner des millions en introduisant des tonnes de drogue.

Un éventail très large d'individus vend de la drogue au détail, des étudiants dealant de la marijuana dans leur dortoir à Harvard aux truands fourguant du crack à La Nouvelle-Orléans. Comme la plupart à cet échelon, ils n'ont aucune idée de la provenance du produit au-delà du pourvoyeur local qui leur fournit leurs petits paquets.

Parmi cette armée de revendeurs, il y a certainement des Mexicains, des Mexicano-Américains dont le nombre a augmenté ces dernières années. On a fait grand cas des immigrés qui vendent du meth aux ouvriers des industries de la viande durant leurs longues heures de travail. On trouve des Mexicains refileant de la drogue au coin des rues à San Francisco aussi bien que dans le Queens. Tout prouve qu'ils font partie de gangs locaux ou qu'ils agissent individuellement ; ils ne reversent pas d'argent aux cartels et ne reçoivent rien d'eux.

Jacobo Guillén, notre joufflu accro au meth, vendit du crystal dans les quartiers est de Los Angeles. Son expérience nous confirme qu'El Narco n'est pas descendu jusque dans la rue. Jacobo n'avait aucun contact avec les cartels. En revanche, il travaillait pour les gangs de la mafia mexicaine installés aux États-Unis. Celle-ci, malgré son nom, née et basée dans les prisons américaines, dirigée par des descendants de Mexicains, sévit uniquement au nord de la frontière.

« Je vendais le crystal, continua Jacobo, et je payais chaque semaine la mafia mexicaine, sinon je me confrontais à de réels problèmes. Les chefs sont en prison, mais ils ont une emprise sur la rue et peuvent tuer. Au Mexique, c'était complètement différent. Les vendeurs de Tijuana doivent payer un quota aux cartels. Ceux-ci contrôlent à la fois le trafic et la vente au détail. »

Certains peuvent juger cette différence théorique. La mafia mexicaine ou le cartel de Sinaloa sont deux organisations criminelles sans vergogne, s'adonnant à la vente de narcotiques aussi bien qu'au meurtre. Mais la différence existe bel et bien. Le cartel de Sinaloa, complexe paramilitaire criminel, a évolué dans l'atmosphère instable régnant au Mexique ; la mafia mexicaine trouve ses racines dans les réalités américaines, la prison, la rue. Le cartel de Sinaloa peut éliminer des officiers supérieurs de la police, entasser vingt cadavres à la fois ; les coups de couteau dans les cours de prison, les fusillades de quartier au pistolet caractérisent la mafia mexicaine.

La violence liée à la drogue aux États-Unis résulte de disputes territoriales concernant les coins de rue, ce qui est logique : deux gangs différents ne peuvent y trouver leur place. Ainsi s'expliquent les tueries qui ont traumatisé Baltimore, Chicago, Detroit, La Nouvelle-Orléans, Los Angeles et des douzaines d'autres villes. Mais les cartels mexicains n'ont pas encore participé à cette mêlée. Pourquoi le feraient-ils ? Leur drogue va aux gagnants. S'ils s'intéressaient à la politique du coin de rue en Amérique, ce serait un cataclysme.

Le cauchemar d'El Narco prenant part aux guerres des gangs dans la rue américaine devient réalité au Texas, qui longe le Mexique sur la moitié de sa frontière. Le débordement s'opère sur deux fronts : le corridor central El Paso-Juárez et, mille six cents kilomètres plus à l'est, près du golfe du Mexique.

À El Paso, les liens entre la rue américaine et les barons de la drogue mexicains ont été renforcés par la croissance du Barrio Azteca. À la différence des autres gangs chicanos, celui-ci, puissamment lié aux cartels mexicains, s'est transformé en une véritable organisation transfrontalière. Des gangsters d'El Paso incarcérés dans la prison Coffield, un établissement de haute sécurité au Texas, fondèrent le Barrio Azteca dans les années 1980. Ils se coalisèrent afin que les détenus originaires d'El Paso, affectueusement appelé Chuco Town, puissent se défendre contre d'autres gangs de prisonniers tels que la Mafia Mexicana qui a ses racines en Californie. À force de les cogner, de les poignarder et de les étrangler, ils devinrent eux-mêmes de petites terreurs.

Comme la Mafia Mexicana, le Barrio Azteca se répandit dans les rues. Au fur et à mesure que leurs membres étaient libérés, ils taxèrent les dealers ; leur réputation de violence invétérée s'accrut. Ils appelaient les contrats qu'ils mettaient sur la tête des gens des « feux verts ». À la fin des années 1990, on comptait plus d'un millier de membres disséminés dans les pénitenciers ainsi que dans les villes du Texas, qui se faisaient des millions de dollars grâce à la drogue. Puis il y eut deux événements cruciaux : d'une part, le Barrio Azteca forma des cellules sur la frontière à Juárez, et d'autre part commença à traiter directement avec le cartel.

On peut voir dans son influence au sud du Rio Grande un lien avec la communauté frontalière très spécifique issue de l'expansion urbaine d'El Paso et de Juárez, une seule et même communauté à bien des égards, se composant de familles, d'amis, d'entreprises, de gangs. S'ajoutent des sans-papiers qui rallièrent le Barrio Azteca entre deux séjours dans les prisons du Texas. Une fois leur peine purgée, on les déportait à Juárez où ils reprenaient leur vie de gangster. Ces convertis recrutaient eux-mêmes de nouveaux membres appartenant aux gangs naissants dans les rues, aussi bien que dans la prison d'État ou municipale (le Barrio Azteca y contrôle maintenant une aile entière).

Après avoir longtemps vendu de la drogue envoyée par le cartel de Juárez, les membres du Barrio Azteca, forts de leur pouvoir, forgèrent une alliance plus étroite avec le cartel. L'un des leurs, nommé Diablo, en parla même à la télévision américaine. « Le cartel vit qu'on s'activait beaucoup là-bas. Aussi nous a-t-il proposé de devenir quelque chose comme un chapitre⁷. » Il décrit ensuite comment le Barrio Azteca commença par acheter aux cartels des kilos de cocaïne à des prix concurrentiels contre l'acheminement de fusils d'assaut acquis dans des armureries texanes. En outre, le cartel de Juárez faisait appel au Barrio Azteca quand il avait besoin d'intimider quelqu'un aux États-Unis.

Quand le cartel de Sinaloa envahit Juárez en 2008, le Barrio Azteca vint à la rescousse. On raconte que ses membres participèrent aux massacres les plus brutaux. Les enquêtes policières lacunaires rendent impossible de savoir combien, parmi les six mille assassinats commis à Juárez, sont imputables au Barrio Azteca. Un nombre considérable sans doute.

Cette effusion de sang, en principe, a été contenue au sud de la frontière. Il reste que, de plus en plus, les victimes sont des citoyens américains. Dans son interview télévisée, Diablo décrit comment le gang kidnappe à El Paso, puis conduit les cibles au sud pour les tuer. Un meurtre au Texas appelle une enquête d'ampleur ; à Juárez, dix cadavres jonchent les rues quotidiennement. Le Mexique est actuellement un terrain d'action pour des malades mentaux couvés dans le giron d'Oncle Sam. À Juárez, poursuit Diablo, on torture et on assassine sous les applaudissements d'une foule de gangsters : « On creuse un trou, on y balance des broussailles de *mezquite*, du pétrole. Puis on vous assomme

de coups, on vous jette dedans, on met le feu. Parfois vous êtes mort. Mais pas toujours. Parfois ils vous brûlent juste pour vous entendre hurler. Ça sent vraiment mauvais la chair humaine en train de cramer. La première fois que j'ai assisté à ça, ça m'a empêché de dormir pendant un certain temps. »

Les ronds-de-cuir du Département d'État ne dormirent pas plus quand ils entendirent parler d'une féroce attaque perpétrée par le Barrio Azteca : en mars 2010, le gang assassina trois personnes liées au consulat américain de Juárez. Les meurtres prirent pour cible à quelques minutes d'intervalle deux voitures quittant une soirée donnée par un fonctionnaire du consulat. Dans l'une, il y avait le mari d'une employée mexicaine. Dans l'autre, une employée américaine et son mari, lequel travaillait dans l'administration carcérale du Texas ; elle était enceinte, et à l'arrière de la voiture, leur premier enfant, un bébé de sept mois, assista à l'agonie de ses parents⁸.

Ces meurtres envoyèrent des ondes de choc au sein de la mission diplomatique au Mexique – on fit pression sur l'armée mexicaine, qui arrêta promptement des tueurs présumés aztecas. À El Paso, le FBI cueillit des douzaines d'Aztecas. Malgré cela, la police ne parvint à aucune explication concluante. L'employée du consulat s'était-elle montrée trop lente à délivrer des visas à des membres du cartel ? Ou le mari avait-il déplu à des Aztecas dans une prison ? Ou s'agissait-il d'un message à l'adresse des agents antidrogue américains ? Ou y a-t-il eu confusion d'identité ?

Quelles que fussent les raisons, impossible dorénavant de négliger le danger représenté par le Barrio Azteca allié au cartel de Juárez. On peut craindre à l'avenir des débordements dans les rues des États-Unis, outre la contamination aux gangs américains des tactiques brutales d'El Narco.

À huit cents kilomètres de Laredo, un autre cartel a eu le culot de mener ce qu'on pourrait appeler des exécutions sur le sol américain. En général, les gangsters s'efforcent de ne pas trop faire de vagues au nord du Rio Grande, mais les hommes derrière ces meurtres dans l'est du Texas appartiennent à la même armée criminelle de psychopathes qui a piétiné les règles au Mexique, les Zetas. Ces cinq meurtres firent l'objet en 2007 d'un procès très

suivi. Lors de l'audience, des recrues zetas nées aux États-Unis, placées sur écoutes téléphoniques, avouèrent avoir participé à des assassinats. Parmi elles, un tueur de dix-sept ans, Rosalio Reta, originaire de Houston. Une grande gueule, plein de morgue, le visage tatoué. Il admit avoir rejoint les Zetas à l'âge de treize ans ; la même année, il commettait son premier crime. Ensuite des ex-forces spéciales le formèrent dans un camp zeta au Mexique, puis il se livra à une série de tueries des deux côtés de la frontière. Quelque trente meurtres lui sont imputés, bien qu'on ne l'ait condamné à quarante ans de prison que pour deux d'entre eux⁹.

Rosalio ainsi que d'autres membres ont raconté comment les Zetas constituèrent des cellules de trois hommes à Laredo et à Dallas. Les recrues recevaient une avance de cinq cents dollars par semaine ; les cellules, de dix mille à cinquante mille dollars pour chaque meurtre, plus qu'au Mexique, qui ne peut rivaliser avec le marché de l'emploi américain. Les recrues zetas logeaient dans des maisons valant trois cent mille dollars. On leur donnait aussi des voitures flambant neuves. Rosalio le dit bien, ces à-côtés motivent énormément les adolescents nés dans les bas quartiers.

On ne comprend pas très bien les motivations des Zetas quand ils tuent au Texas. D'après leurs aveux, un homme fut dans le collimateur parce qu'il sortait avec une fille que guignait le patron des Zetas – les assassins ont d'abord raté leur coup, tuant le frère de la cible ; cette dernière fut liquidée quelques mois plus tard. Autre victime, un membre du gang qui d'une façon ou d'une autre avait contrarié les Zetas. Une troisième fut un homme de main ayant fait défection en faveur des Sinaloens.

Les meurtres, dans leur *modus operandi*, rappelaient ceux des cartels mexicains. Les assassins zetas suivaient les victimes, leur tendaient une embuscade, les tuaient alors qu'ils se rendaient dans un fast-food ou chez eux à Laredo. Ils se tenaient mieux qu'au sud du Rio Grande, tuant leurs victimes de quelques balles, évitant d'en éparpiller trois cents dans toute la rue. Cela suffisait pour que la police américaine réagisse. Les officiers de Laredo collaborèrent avec la DEA et d'autres agences fédérales afin de casser les cellules, particulièrement en arrêtant les Zetas pour trafic de drogue et blanchiment d'argent.

Depuis, plus rien. Le taux de meurtres perpétrés par les Zetas a baissé. Peut-être ont-ils compris qu'en Amérique, accumuler les cadavres n'apportait que des ennuis. Ou peut-être ne nous a-t-on pas parlé des autres meurtres, car si cela s'est déjà passé, cela peut certainement arriver encore. Une multiplication des cellules zetas aux États-Unis serait un cauchemar.

Des nations plus pauvres et plus fragiles ont eu moins de succès pour contenir la violence des cartels mexicains. Au Guatemala, les Zetas sont allés commettre des massacres aussi terribles que dans leur pays, surtout dans la jungle qui enjambe la frontière sud du Mexique. Le gouvernement guatémaltèque réagit durement, il imposa la loi martiale dans la région en décembre 2010 ; il investit un camp d'entraînement zeta où se trouvait un stock de cinq cents grenades. Les Zetas répliquèrent en combattant pied à pied avec l'armée. On les soupçonne d'être derrière un attentat à la bombe dans un bus, qui tua neuf personnes à Guatemala City en janvier 2011.

Cette armée issue de la paysannerie pauvre recrute sur place, au Guatemala. Les cellules zetas non seulement y protègent les itinéraires de la drogue, mais elles possèdent leurs propres franchises sur la vente de la drogue et l'extorsion, comme au Mexique. Alors que la plupart des sociétés mexicaines ayant pignon sur rue n'ont jamais pu s'imposer sur le marché d'Amérique centrale, El Narco Inc. a des ambitions internationales qu'on ne peut ignorer.

Ces objectifs internationaux mènent les cartels mexicains très loin. On a repéré leurs émissaires en Australie, en Afrique et même en Azerbaïdjan. Souvent ils voyagent pour alimenter en ingrédients leurs laboratoires, surtout en pseudoéphédrine et éphédrine servant à fabriquer du crystal meth. En 2008, une initiative sponsorisée par l'ONU, appelée Operation Ice Block, a saisi un peu partout dans le monde quarante-six cargaisons illégales de précurseurs de meth, la moitié à destination du Mexique. Les pays d'origine comprenaient la Chine, l'Inde, la Syrie, l'Iran et l'Égypte. Une cargaison d'éphédrine cueillie près de Bagdad était censée aller à des mafieux mexicains¹⁰.

Très souvent, ces produits chimiques font d'abord halte en Afrique de l'Ouest avant de traverser l'Atlantique. Les nations

africaines sous-développées, le long de cette côte longtemps vouée à l'esclavage, deviennent de plus en plus des tremplins pour les criminels internationaux de tout acabit ; les Colombiens aussi sautent sur l'occasion pour balancer de la cocaïne en Europe. La Guinée-Bissau – le cinquième pays le plus pauvre du monde, dénué de réseau électrique, où le salaire moyen s'élève à un dollar par jour – est l'un des plus connus parmi ces États captifs. Les gangsters latino-américains peuvent acheter ce pays pour des clopinettes. Les grandes puissances n'ont pas encore fait un geste pour les défendre. Dans ces régions vulnérables, El Narco se profile à l'horizon.

À mi-chemin entre la Colombie et le Mexique, le Honduras tropical a depuis longtemps servi d'étape à la cocaïne. À la tête de cet empire dans les années 1980, Juan Ramón Matta Ballesteros. À l'époque, la Contra nicaraguayenne d'extrême droite, en partie financée par l'argent de la cocaïne, s'entraînait aussi là. L'écrivain américain William Sydney Porter qualifia le Honduras de « république bananière » en 1904 dans son livre sur le pouvoir des multinationales du fruit. Les bananes dominant encore l'économie. Le Honduras essaye de s'en sortir, avec la moitié de la population plongée dans la pauvreté, une instabilité politique ayant abouti au coup d'État de 2009 et l'un des pires niveaux de violence au monde. L'endroit idéal pour les cartels mexicains.

Le général Julián Arístides González est très au courant de la croissance d'El Narco au Honduras. González quitta l'armée en 1999 pour rejoindre la Direction nationale du combat contre le narcotrafic ; plus tard, il en devint le chef, une sorte de tsar antidrogue. Je m'entretins avec lui dans son bureau en décembre 2009 au milieu de piles de cartes et avec cent quarante kilos de cocaïne à côté de sa table. Ses manières rigides dénonçaient le militaire, mais je n'ai jamais parlé à un fonctionnaire latino-américain chargé de la lutte antidrogue plus franc, plus ouvert. Depuis dix ans, d'après le général González, la présence mexicaine au Honduras a considérablement augmenté. « Autant essayer de stopper un raz-de-marée. Nous arrêtons des criminels, saisissons des tonnes de cocaïne, mais ils nous opposent l'argent et la force en quantités énormes. Nous menons une guerre difficile. »

Les gangsters mexicains, poursuit-il, ont acheté énormément de terrains au Honduras, surtout dans la jungle, la montagne et la côte peu peuplées. Ces achats blanchissent de l'argent tout en fournissant entrepôts et relais pour la cocaïne. González me montre des photos et des cartes d'une de ces narcopropriétés saisies par la police. Une ancienne plantation de bananes loin dans la jungle, avec son hacienda coloniale, sur des milliers d'hectares de terre. Les mafieux y ont construit un tarmac où leurs avions remplis d'or blanc atterrissent.

Les hommes de González ont saisi des douzaines d'avions, pour la plupart des monomoteurs légers du type de ceux qu'utilise le cartel de Sinaloa. Les gangsters disposent cependant d'appareils plus grands pouvant contenir plusieurs tonnes de cocaïne. Ces avions s'envolent aussi bien de la Colombie que du Venezuela, me dit González. Les guérilleros des FARC (Fuerzas Armadas Revolucionarias Colombianas), suppose-t-il, traversent la jungle jusqu'au Venezuela pour piloter des avions hors de l'espace colombien dont la défense aérienne est beaucoup plus moderne. Les accusations de ce genre sont au centre des affrontements entre la gauche et la droite sud-américaines. Les conservateurs utilisent la drogue pour abattre Hugo Chávez, le leader de gauche vénézuélien. Le bouillant Chávez rétorque que la CIA traficote dans la cocaïne depuis des dizaines d'années.

De toute façon, c'est dans la poche des Mexicains que tombent les liasses de dollars. Le cartel de Sinaloa, d'après González, s'est montré particulièrement actif au Honduras. La rumeur court que « Chapo » Guzmán y a séjourné. « Différentes sources nous l'ont confirmé. Nous avons essayé de le prendre dans la ligne de mire. Nous n'avons jamais pu le localiser. Peut-être n'y a-t-il jamais été. Peut-être y est-il maintenant... » D'autres gangs ont aussi renforcé leur présence, comme les Zetas, et les hérétiques coupeurs de têtes eux-mêmes : La Familia. Quand les gangs mexicains rivaux se confrontent au Honduras, dit González, ça pète de tous les côtés.

Les gangsters mexicains sous-traitent avec des truands locaux. Tous ceux qui ne se conforment pas à la règle, on les « exécute ». Les caïds mexicains collaborent aussi avec les bandits sanguinaires du Honduras tels que Mara Salvatrucha et Barrio 18. Les malfrats honduriens fournissent de grandes quantités de drogue

au marché local. Ils n'hésitent pas à louer les services de tueurs à gages, ajoute González. On pense que plusieurs massacres commis ces dernières années par les Maras et Barrio 18 ont été commandités par les criminels mexicains. « Les Maras sont violents par définition – ils présentent un réel problème social. Mais quand, derrière eux, il y a de puissantes organisations internationales comme les Mexicains, ils deviennent beaucoup plus menaçants. Voilà le danger qui nous guette : les criminels dans ce pays s'organisent de plus en plus, s'arment de mieux en mieux. »

J'ai parlé avec le général González un jeudi. Le mardi d'après, rentré au Mexique, je reçus un appel m'annonçant qu'il avait été assassiné par des sicarios à moto¹¹.

Personne ne fut arrêté à la suite de ce meurtre portant la marque des tueurs colombiens, mais qui sait ? La veille, il avait donné une conférence de presse lors de laquelle il accusa de nouveau les FARC de transporter de la cocaïne par avion à partir du Venezuela. Pendant les dix années qu'il passa à arrêter des trafiquants, il se fit beaucoup d'ennemis ; il disait avoir reçu en 2008 des menaces de mort, sans parvenir à savoir de qui elles émanaient.

En dépit des risques qu'il courait, il ne s'entoura jamais de gardes du corps. À son enterrement, on en demanda la raison à sa veuve, Leslie Portillo¹². Les yeux pleins de larmes, elle répondit qu'elle l'avait toujours exhorté, en vain, à se protéger. « Je lui disais : "Ne vas-tu pas veiller à ta sécurité ?" Il me répliquait : "Ma sécurité, c'est Dieu qui marche à mes côtés." »

1. Extrait de *FBI Uniform Crime Reports*, 2004-2010.

2. Chiffre fourni par le Département de police de Phoenix.

3. *Ibid.*

4. *Ibid.*

5. National Drug Intelligence Center, « Cities in Which Mexican DTO's Operate Within the United States », 11 avril 2008, réactualisé dans *National Drug Threat Assessment 2009*, janvier 2009.

6. Inculpation lancée par l'U.S. District Court, Northern District of Illinois, Eastern Division, « United States of America vs Arturo Beltrán Leyva ».

7. Extrait de l'excellent documentaire *Blood river : Barrio Azteca*, cinquième série, quatrième épisode de *Gangland Series*, diffusé sur History Channel le 18 juin 2009.

8. Les attaques contre les fonctionnaires du consulat eurent lieu à Ciudad Juárez le 13 mars 2010.
9. Révélé à l'audience et repris dans les documents d'appel intitulés « Rosalio Reta vs State of Texas », du 49th Judicial District Court, Texas, classé le 3 mars 2010.
10. Extrait du rapport intitulé *Precursors and chemicals frequently used in the illicit manufacture of narcotic drugs and psychotropic substances*, Bureau international de contrôle des narcotiques, 19 février 2009.
11. Le général Julián Arístides González fut assassiné à Tegucigalpa le 8 décembre 2009.
12. L'enterrement eut lieu à Tegucigalpa le 9 décembre 2009.

Au Mexique, la guerre de la drogue a fait quarante mille morts depuis 2006.

Le monde entier assiste, tétanisé, à ce carnage, tandis que la police et l'armée mexicaines redoublent d'efforts contre les cartels de narcotrafiquants qui cherchent à s'approprier le marché de la drogue – marijuana, cocaïne, amphétamines – estimé à trente milliards de dollars, et destiné à leur immense voisin américain.

C'est dans l'heure qui suit leurs prises de fonctions que des chefs policiers sont assassinés. Des familles entières sont massacrées, des écoles et des hôpitaux mitraillés. Des charniers, dignes d'une guerre civile, sont déterrés. Des corps décapités sont abandonnés dans la rue et des têtes roulent sur les pistes de danse de boîtes à la mode, à titre d'avertissement...

Les États-Unis répliquent à l'aide d'hélicoptères Black Hawk et d'agents de la DEA mais, secrètement, Washington est divisé, désorienté...

El Narco, la montée sanglante des cartels mexicains est la première histoire complète, captivante et courageuse de l'ensemble des organisations mafieuses ultraviolentes qui ont transformé d'immenses territoires du Mexique en champs de bataille. C'est la première plongée au cœur de l'intimité de cartels à la tête d'une véritable industrie – El Narco – appuyée par des escadrons de la mort qui laissent une traînée de sang du Guatemala à la frontière du Texas. Au cœur d'un enfer qui s'étend, certes, au sud du Rio Grande mais où Washington s'est déjà considérablement embourbé...

Traduit de l'anglais par Frédéric-Eugène Illouz

Voilà dix ans que Ioan Grillo, grand reporter, couvre la guerre du Mexique contre la drogue pour des chaînes de télévision et de grands journaux anglo-saxons.

Britannique de naissance, il vit à Mexico City.

22 €

EL NARCO OU LA MON
GRILLO, I.
SYG 50

PRIX EDIT
22,30 €

9 782283 024591

AMERIQUE LAT ANTILLE
+9444 177668 02541961 032055 33

ISBN 978-2-283-02459-1



82283 024591